

LE COURRIER DU CENTRE

ABONNEMENTS Un An
France, Algérie et Tunisie 3 50
Étranger (Union postale) 5 fr.

MAGAZINE
Hebdomadaire

ADMINISTRATION
PUBLICATIONS & ILLUSTRATIONS
LIMOGES, 12, rue Turgot



Le dosage des shrapnells
fusants



Le tournage des fusées

Nos ouvrières de Victoire



Quoi de plus admirable que le dévouement spontané des femmes de France à la cause sacrée de la Patrie.

Les unes se sont astreintes de tout leur cœur au soin de nos blessés, tandis que d'autres, les plus nombreuses, ont délibérément accepté le dur travail d'usine.





L'accolade du grand chef

LA RUÉE FINALE

Sommes-nous au début de la grande ruée, qui doit jeter toutes les nations belligérantes d'Europe les unes contre les autres? Les uns affirmaient que le moment était proche, mais que le commencement de l'offensive générale ne pouvait avoir lieu qu'au mois de juin et même à la fin de ce mois. Les autres prétendaient que ce vaste mouvement ne se produirait pas du tout cette année et que, s'il se produisait jamais, ce qui n'était pas prouvé du tout, ce ne serait pas avant l'année prochaine.

Mais voici qu'une dépêche de Paris laisse entendre que si l'on se bat actuellement avec tant d'acharnement dans la région de Verdun, ce ne serait point parce que les Allemands l'ont voulu, mais parce que le commandement français en a décidé ainsi.

On est donc en droit de se demander si cette volonté d'offensive qui se manifeste localement à Verdun n'a pas des visées plus générales et si elle n'est pas, dans la pensée du généralissime français, le point de départ d'une action de très vaste envergure.

On ne saurait guère douter que cette action ne fût en réalité prochaine et qu'on ne s'y préparât de tous les côtés. L'offensive austro-hongroise est apparue à tout le monde comme un moyen de la contrecarrer et d'obtenir les avantages qui échoient habituellement à celui qui prend énergiquement l'initiative de l'attaque. Les renseignements qui nous parvenaient des divers fronts, nous montraient également partout une très grande recrudescence d'activité, une organisation méthodique et de plus en plus puissante qui tendait visiblement à un but rapproché.

Les bruits de paix que l'on a répandus avec une insistance de plus en plus grande prouvaient, eux aussi, que, d'un côté tout au moins, on semblait redouter ce redoublement, à une époque peu éloignée,

du fleau qui décime l'Europe et qu'on voudrait bien aujourd'hui ne pas avoir déchaîné.

De plus, la situation intérieure des Empires centraux, les difficultés de leur ravitaillement paraissent devoir être pour leurs adversaires une raison de plus de tenter d'achever d'agir sur l'esprit de leurs populations par quelque vaste démonstration militaire, dont chacun pense que, si elle réussissait, elle pourrait ébranler définitivement le vaste organisme guerrier qui fut si préjudiciable à la paix de l'Europe.

De quelque côté qu'on regarde, il semble donc bien que, si même nous n'assistons pas, en ce moment-ci, aux débuts de l'offensive générale attendue, celle-ci ne saurait plus être très éloignée.

Peut-être l'heure en a-t-elle été devancée par suite de l'offensive autrichienne. Il est de fait qu'au point d'organisation où en est arrivée toute cette guerre et celle-ci étant devenue comme un énorme mécanisme où tout se tient, le déclenchement d'une grosse attaque sur un front a pu parfaitement mettre en branle toute la machine, un peu plus tôt qu'on ne l'avait pensé ou même décidé en principe.

Actuellement tout s'enchaîne, un coup en appelle un autre, telle attaque exige telle riposte. Telle offensive, qu'on le veuille ou non, ne peut pas ne pas être suivie de la contre-offensive. Les peuples se sentent entraînés dans une sorte de fatalité et dans une course à la guerre et au massacre que rien n'arrête. Le fleau a pris le même caractère de nécessité que la foudre, la grêle ou un tremblement de terre. Et c'est pourquoi l'on regarde comme des demi-fous ceux qui viennent parler de paix.

Il n'y a plus qu'une offensive générale qui paraisse pouvoir amener une prompte dislocation de toute la machine par l'usure rapide de toutes ses parties.

Si l'heure en a sonné, alors peut-être ne sommes-nous plus très éloignés du moment où le monde retrouvera son repos.

E. BAUTY.



La sortie de l'église

Le cercueil, porté par quatre camarades, quitte l'église tandis qu'un peloton rend les honneurs suprêmes au héros mort pour la France.



Une émouvante cérémonie

Recouvert de l'emblème national, le corps d'un héroïque cuisinier, tombé pendant une tournée de ravitaillement, est salué par ses camarades au port d'armes, tandis qu'un prêtre improvisé prononce l'éloge du glorieux disparu.

HONNEUR AUX BRAVES !



LA PARFAITE ORGANISATION DE



NOS PARCS D'ARRIÈRE A VERDUN

LA FEMME ALLEMANDE

On se demande quel cœur, quelle âme peuvent avoir les épouses, les mères, les filles des barbares qui se complaisent dans le crime et les atrocités, comme le font nos sauvages adversaires; l'article ci-dessous, qui tire des conclusions des sentiments exprimés par le kaiser et les grands philosophes allemands, démontrera aux femmes françaises quelles raisons nos vaillants combattants avaient de vouloir les sauver du sort qui les attendait si la France avait été vaincue.

Voici, résumée en quelques lignes par un philosophe allemand, l'opinion des Allemands sur leur compagne :

„La femme est un animal qu'il faut battre, bien nourrir et enfermer. Les femmes devraient s'occuper de leur intérieur; on devrait les bien nourrir et les bien vêtir, mais ne point les mêler à la société. Elles devraient aussi être instruites de la religion, mais ignorer la poésie et la politique, ne lire que des livres de piété et de cuisine. De la musique, du dessin, de la danse et aussi un peu de labourage et jardinage de temps en temps.

C'est ainsi que s'exprime Shopenhauer et c'est ainsi qu'il traduit parfaitement les sentiments allemands à l'égard de la femme.

En Allemagne, la femme se borne à un rôle secondaire; elle est tenue dans une position inférieure. Elle passe inaperçue dans la maison et à la ville.

Le mari ou le père qui a, de sa dignité d'homme, la haute et intransigeante opinion que peut en avoir une brute, ne permet pas à la femme d'élever la voix dans une discussion, ni de se mêler à une conversation politique, littéraire ou scientifique.

La femme allemande ne remplit pas d'autres fonctions que celles d'une esclave silencieuse et soumise aux caprices, à la bienveillance ou aux colères de son maître.

On connaît le mot fameux du kaiser qui limite les femmes « aux enfants, à la cuisine et à l'église ». Pour lui comme pour Shopenhauer, comme pour tous les autres échantillons de cette race de sauvages à tête carrée, volontaires et dominateurs, la femme ne compte pas, parce qu'elle est faible et qu'on ne s'abaisse pas, en Allemagne, jusqu'à cette humiliante concession de respecter la faiblesse.

« La femme, dit encore Shopenhauer, paie sa dette à la vie par la souffrance, par les soins qu'elle doit aux enfants, sa soumission à l'homme pour qui elle doit

être une compagne patiente et dévouée... La femme, ajouta-t-il, est un animal à cheveux longs et à idées courtes. »

On le voit, la femme n'est pas pour l'Allemand féroce, une épouse ennoblée de cette haute dignité qu'est la maternité. On ne lui demande pas de mettre un peu de charme, un peu de grâce, un peu de douceur dans la vie; l'Allemand n'a que faire de charme

et de grâce. Elle est un « animal » utile parce qu'elle donne des enfants et prépare les repas; et à cause de cette utilité, elle est supportée dans la maison au même titre que le chien qui garde les troupeaux et l'âne qui accomplit de dures corvées. C'est tout au plus si l'on n'a pas encore songé à la conduire à l'abattoir quand elle est trop âgée pour avoir encore une utilité.

Les femmes allemandes ont la mentalité qu'il faut pour s'accorder avec de tels soldats. La guerre ne leur paraît peut-être qu'un moyen rapide de s'enrichir aux dépens d'autrui; un moyen qui a ses risques et ses aléas, mais qui ne leur paraît pas absurde ni monstrueux.

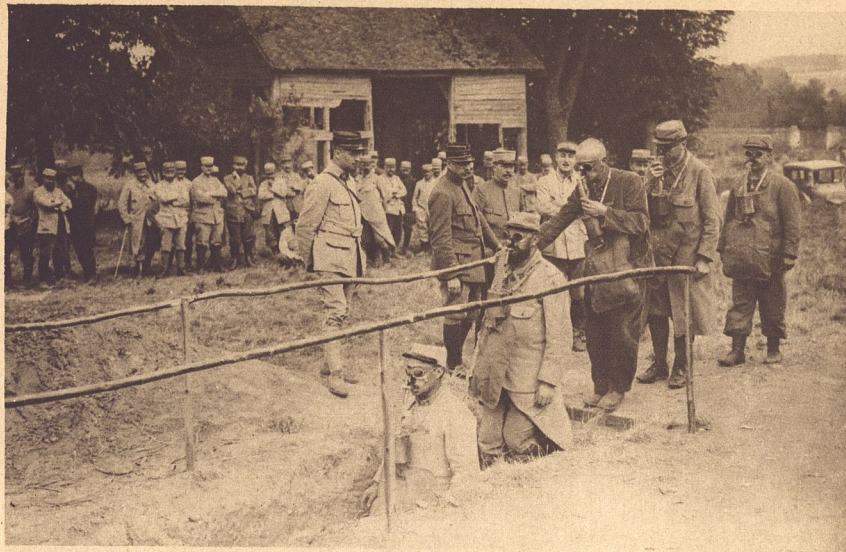
Elles attendent la fin de la guerre passivement, sans se plaindre d'une fantaisie dans laquelle se complaisent leur mari et leur fils, où ils espèrent trouver des profits inconcevables.

Fagotées comme des gothons, même parmi les classes les plus élevées de la société, pour donner le change sur une simplicité de mœurs qui n'est qu'apparente, elle ignorent ce qu'est un véritable salon ou l'on cause, ce qu'est une véritable société élégante et raffinée. Dames de le cour, châtelines ou bourgeois, elles sont vêtues ordinairement d'une chemisette de toile mal ajustée, d'une jupe courte inélegante, et portent les cheveux lisses et serrés dans une résille. Elles savent que les vertus féminines n'ont pas de place dans la liste des vertus nationales. Elles regardent se dérouler la guerre comme un troupeau regarde passer un train, satisfaites d'avoir eu cette part dans la gigantesque mêlée, de fournir en abondance des combattants.

Elles n'ont eu aucune part dans la préméditation de la guerre, elles n'auront aucune part dans sa conclusion. Elles laissent, servilement, dérouler ses péripéties au gré de leurs maîtres tout-puissants, satisfaites peut-être d'avoir la paix puisque les hommes sont en guerre et se souvenant de ces paroles de Nietzsche: « Tu vas chez les femmes? N'oublie pas le fouet! » M. Deschamps.



L'adieu à la paysse



La descente dans la fosse

Pour habituer nos combattants à la respiration artificielle, on les fait descendre dans des fosses de gaz délétères, munis des nouveaux masques à oxygène comprimé.



Avant l'attaque, la revue des masques

Dans un village du front, des poilus, avant leur départ vers les premières lignes, essaient une dernière fois leurs masques. L'aspect de ces guerriers enrubannés rappellerait plutôt quelque joyeuse scène de carnaval, si le sourd roulement du canon n'était pas là, tout proche.

NOUVEAUX EXERCICES DE GAZ ASPHYXIANTS



LES RUINES DE SAINT-THIERRY (MARNE)

Dans le navrant décor des ruines, le clocheton de l'église de St-Thierry dresse vers l'azur sa pointe démolie.